

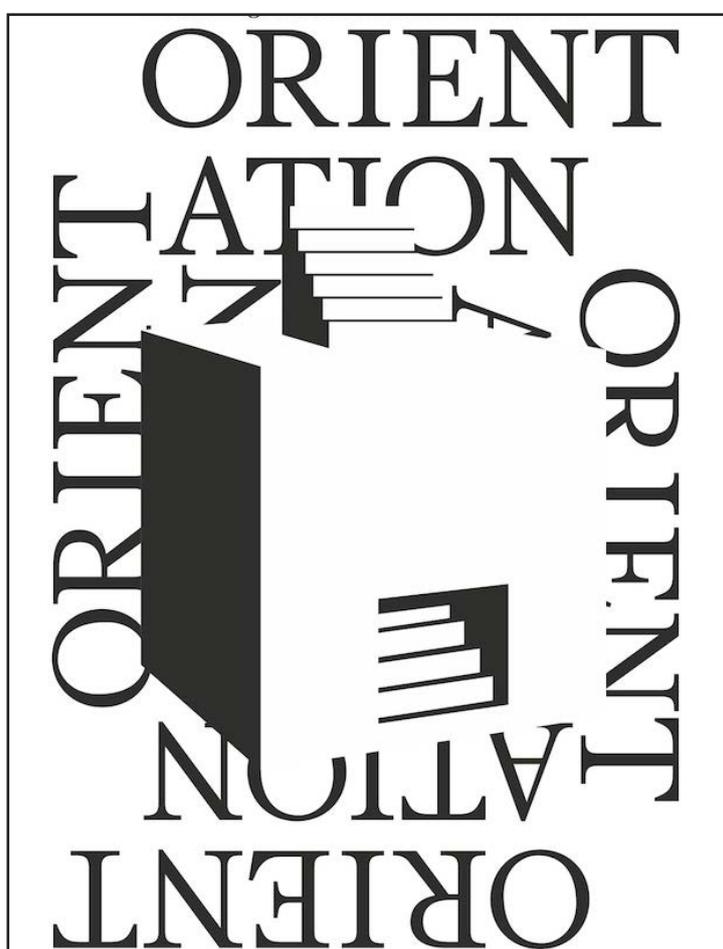


Comment une œuvre d'art peut-elle faire acte de mémoire ?

Comment le travail d'un artiste peut-il orienter, déplacer notre regard ?

Quels sont les liens entre mémoire collective et mémoires individuelles ?

Images, corps et mémoires



Découverte de l'exposition *ORIENTATION* de Sirah Foighel Brutmann & Eitan Efrat

EXPOSITION DU 15 OCTOBRE 2016 AU 2 AVRIL 2017





SOMMAIRE DU DOSSIER

1° L'exposition **ORIENTATION** à la synagogue de Delme

- >> Deux films.....p.3
- >> Une sculpture monumentale.....p.4
- >> Textes et dispositifs sonores.....p.4

2° La question de la mémoire et de l'oubli dans les films des artistes

- >> Le dyptique vidéo à la synagogue de Delme.....p.5
- >> Œuvres antérieures : réactivation d'archives familiales.....p.6

3° Images, corps et mémoires

- >> Résonance avec les programmes scolaires d'arts plastiques.....p.8
- >> Interdisciplinarité.....p.8

4° Visiter l'exposition avec sa classe

- >> Les visites actives et les ateliers.....p.9
- >> Propositions de visites.....p.9

5° Pour aller plus loin

- >> Les images de la mémoire.....p.11
- >> L'œuvre d'art dans l'espace public.....p.15
- >> Les escaliers dans l'art.....p.18
- >> Biographies.....p.20

1° L'EXPOSITION *ORIENTATION* À LA SYNAGOGUE DE DELME

Le terme « **orientation** » qui donne son titre à l'exposition vient du latin *oriens*, qui signifie « se lever », et fait directement référence à la direction du soleil levant à l'Est. Étymologiquement l'orientation consiste à diriger quelque chose vers l'Est et provient de la tradition juive occidentale de diriger l'entrée des synagogues vers Jérusalem. Une synagogue orientée fait donc face à l'Est, tandis que celle de Delme, construite dans un style oriental, a la particularité d'être légèrement « désorientée », faisant face au Nord-Est. De même, l'exposition proposée à Delme par les artistes **Sirah Foighel Brutmann et Eitan Efrat** se présente comme une invitation à déplacer notre regard.

Orientation est une recherche poétique et documentaire à partir de deux sculptures publiques, *Passages* et *White Square*, conçues par l'artiste israélien Dani Karavan, et situées respectivement à Portbou et à Tel Aviv. À travers **deux films, une installation sculpturale** ainsi que des **textes** et des **pièces sonores**, les artistes interrogent **la mémoire dans son rapport à l'oubli**. Comment un espace public peut-il être vecteur de récits collectifs qui encadrent le réel et dirigent le regard dans une direction unique, et comment peut-on imaginer une expérience collective autre, à même de renouveler notre rapport au passé et à l'Histoire ?

DEUX FILMS

Sirah Foighel Brutmann et Eitan Efrat présentent deux vidéos mêlant images trouvées sur internet et images originales tournées sur les sites respectifs de ces sculptures, tout en tentant de décrire l'expérience collective produite par ces monuments publics.

La vidéo présentée dans la coursive gauche évoque l'oeuvre *Passages* de Dani Karavan

L'artiste l'a réalisée en mémoire du philosophe et écrivain allemand **Walter Benjamin**. Tentant d'échapper au régime de Vichy sous domination nazie pendant la seconde guerre mondiale, Walter Benjamin (né en 1882 à Berlin) passe la frontière franco-espagnole à Portbou le 25 septembre 1940 dans le but de rejoindre les États-Unis. Les autorités espagnoles lui refusent alors l'entrée dans le pays. Désespéré, il prend une dose de morphine et meurt dans sa chambre d'hôtel le jour suivant.



Dani Karavan, *Passages*, Portbou, 1990-1994

En 1994, le sculpteur israélien **Dani Karavan** (né à Tel Aviv en 1930) finalise son mémorial à Walter Benjamin à Portbou qu'il nomme **Passages** en référence au dernier ouvrage de Benjamin, resté inachevé. La sculpture lui a été commandée à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort du philosophe et commanditée par le gouvernement allemand et la province de Catalogne. La sculpture se trouve sur une falaise, près de l'entrée du cimetière de Portbou ; elle est constituée de plusieurs éléments sculpturaux en métal dont le principal consiste en un long et étroit escalier creusé dans la falaise, descendant à pic vers la Méditerranée.



La vidéo présentée dans la coursive droite évoque l'oeuvre *White Square* de Dani Karavan

L'oeuvre lui a été commandée par la Municipalité de Tel Aviv et Karavan décide de la dédier aux **fondateurs de la ville**, parmi lesquels figure son père, Abraham Karavan, qui en fut le paysagiste pendant quarante ans à partir des années 1930. La sculpture est composée de plusieurs formes géométriques simples en béton blanc, dans la lignée du Style International qui a marqué l'architecture de Tel Aviv à ses débuts. *White Square*, située sur le point culminant de la ville, dans les quartiers périphériques Est, permet de voir jusqu'à la Mer Méditerranée à l'Ouest, au-delà des gratte-ciels. Le nom d'usage de la colline sur laquelle *White Square* est érigée, se prononce en arabe *Giv'at Batih* et se traduit par « la colline des pastèques ».

Le cœur des deux sculptures publiques dont il est question dans l'exposition consiste en un escalier qui conduit le visiteur vers un panorama sur le paysage. À Portbou ou à Tel Aviv, chaque point de vue est encadré et sécurisé par un panneau de verre et surplombe la Méditerranée.



Dani Karavan, *White Square*, Tel Aviv, 1977-1988

UNE SCULPTURE MONUMENTALE

En regard des deux films présentés dans l'exposition, les artistes conçoivent un **escalier monumental en spirale**, qui mène les visiteurs de l'espace central de la synagogue à la coursive à l'étage. Le nouvel escalier coexiste avec l'escalier d'origine de la synagogue et induit une redistribution des hiérarchies symboliques et spatiales, entre le haut et le bas, l'espace des femmes à l'étage et celui des hommes au rez-de-chaussée, tels qu'ils étaient assignés dans l'ancien lieu de culte. Il permet aux visiteurs d'expérimenter à leur tour un mouvement de montée ou de descente dans un espace lui-même chargé de différentes strates de mémoires et d'Histoires.

TEXTES ET DISPOSITIFS SONORES

Des textes muraux complètent l'installation et retranscrivent les extraits d'une interview réalisée par les artistes avec Dani Karavan. Celui-ci évoque la manière dont il a imaginé les deux sculptures. Les visiteurs peuvent entendre d'une part la voix du sculpteur lors de l'interview, d'autre part la voix de Sirah Foighel Brutmann, qui lit la traduction française réalisée à partir des paroles de Karavan.

2° LA QUESTION DE LA MÉMOIRE ET DE L'OUBLI DANS LES FILMS DES ARTISTES

LE DYPTIQUE VIDÉO À LA SYNAGOGUE DE DELME

Sirah Foighel Brutmann et Eitan Efrat présentent deux vidéos mêlant images trouvées sur internet et images originales tournées sur les sites respectifs de ces sculptures, tout en tentant de décrire l'expérience collective produite par ces monuments publics. Entre la volonté d'encadrer le regard et la mémoire, et l'échec poétique qui découlerait d'un point de vue unique sur l'Histoire, les deux vidéos suggèrent un parcours qui mène à chaque fois du monument officiel de Dani Karavan à un second monument abandonné, le tout accompagné par une composition sonore originale, qui mêle aux sons ambiants le souffle du vent tel qu'il s'engouffre dans la sculpture de Tel Aviv, ou le souffle strident de la trompette d'un jazzman, invité à improviser à l'occasion de la réalisation du film de Portbou.

>> La vidéo présentée dans la coursive gauche à l'étage de la synagogue évoque deux sculptures à Portbou : l'œuvre *Passages* de Dani Karavan que nous avons cité plus haut ainsi que *Forat d'Escala* de **Jordi Mitjà**.



Jordi Mitjà, *Forat d'Escala*, 2010

En 2010, l'artiste catalan **Jordi Mitjà** (né en 1970 à Figueres) finalise son projet intitulé *Forat d'Escala*, dans lequel il évoque le processus de réalisation de l'œuvre de Dani Karavan. Le père de l'artiste dirigeait l'entreprise qui a construit la sculpture en question. Dans l'atelier de son père, Mitjà découvre les restes métalliques de l'œuvre de Karavan. À partir de ces restes, il décide de construire une nouvelle sculpture en forme d'escalier, qui reprend la même forme en creux et inversée. Le projet a été commandé par la ville de Portbou pour le soixante-dixième anniversaire de la mort de Walter Benjamin.

L'œuvre a été présentée dans le cadre d'une exposition personnelle intitulée **Sota l'Escala** (Sous l'escalier) dans l'**Espace Mémorial Walter Benjamin**, qui est aujourd'hui fermé et utilisé comme lieu de stockage. La sculpture de Mitjà a été déposée sur le trottoir non loin de là dans un statut indéterminé, comme oubliée.

>> La vidéo présentée dans la coursive droite à l'étage de la synagogue évoque l'œuvre *White Square* de Dani Karavan que nous avons cité plus haut ainsi que l'ancien **sanctuaire de Salame**.

Les restes du sanctuaire de Salame, qui se trouvent dans l'actuel quartier de Tel Aviv, Kfar Shalem, se situent quelques centaines de mètres en contrebas de la colline. La structure abandonnée, qui a la forme d'un dôme, était auparavant au centre de l'ancien village palestinien de Salame. Le village, datant du XVI^e siècle, était situé sur la route principale menant du port de Jaffa vers les terres. Pendant la *Nakba* (exode palestinien à la suite de la guerre israélo-arabe de 1948), le village est occupé et dépeuplé par l'armée israélienne et le nouvel état sioniste.

Plusieurs semaines après avoir expulsé les villageois palestiniens, les autorités israéliennes repeuplent le village avec des populations juives yéménites. Celles-ci sont installées dans les maisons palestiniennes d'origine, construites en pierre. Aujourd'hui, des décennies plus tard, la propriété de la terre est toujours controversée, et les résidents juifs israéliens de Kfar Shalem sont menacés d'expulsion par une entreprise de bâtiment qui projette de détruire les maisons en pierre et de construire à la place un nouveau quartier plus rentable.



Ruines du sanctuaire de Salame

ŒUVRES ANTÉRIEURES : LA RÉACTIVATION D'ARCHIVES FAMILIALES

Dans *Printed Matter* (2011) et *Journal* (2013), Sirah Foighel Brutmann et Eitan Efrat travaillent à partir des photographies d'archives d'André Brutmann (1947-2002), le père de Sirah Foighel Brutmann, qui était photographe de presse indépendant en Israël et en Palestine. Il a couvert deux décennies d'actualités du Moyen-Orient pour les journaux locaux et internationaux. Au cours des années, il a constitué une volumineuse collection de photographies offrant une chronique visuelle du conflit israélo-palestinien. Elle se compose d'images de vie quotidienne, de violences armées, de deuils, de discours politiques en Israël et en territoire occupé, ainsi que des scènes plus intimes liées à sa vie de famille, telle que la naissance de sa fille et de son fils.

PRINTED MATTER

Printed Matter est un film dans lequel les artistes présentent une sélection de quatre-vingt planches-contacts issues de la collection d'André Brutmann. Les images d'actualité, comme l'assassinat du Premier Ministre Israélien Yizhak Rabin, se mêlent aux archives familiales, et notamment la naissance de Sirah Foighel Brutmann.

À ces images, les artistes associent la voix off d'Hanne Foighel, femme et partenaire journalistique d'André Brutmann. En parcourant ces archives et en les commentant, celle-ci réactive une mémoire à la fois intime et collective entre histoire politique et vie familiale. Ses souvenirs sont mis en perspective par son regard de mère et de femme journaliste.

Ce travail questionne les liens intimes qui lient le politique et le personnel ainsi que la manière dont on lit les images et dont à partir d'elles on peut construire divers récits.



Sirah Foighel Brutmann & Eitan Efrat, *Printed Matter*, 2011
Vidéo HD et 16 mm, couleur, 4/3, son mono et stéréo, 29 min

JOURNAL

Dans *Journal*, les artistes ont encore une fois sélectionné des images photographiques d'André Brutmann. Ils ont réuni ses photographies du **Mémorial de Yad Vashem**, un mémorial israélien situé à Jérusalem et construit en mémoire aux victimes juives de la Shoah pendant la seconde guerre mondiale. En tant que photographe de presse, André Brutmann a documenté les visites officielles au Mémorial et a pris des photographies de personnalités de la vie publique.

Les artistes ont sélectionné une partie de ces images et ont réalisé une exposition dans laquelle elles étaient présentées aux côtés de photographies de la libération du camp de concentration nazie de Buchenwald en avril 1945 prises par les forces alliées à la fin de la seconde guerre mondiale.

L'exposition a été filmée par 21 personnes qui devaient suivre le même parcours dans l'espace selon les instructions précises des artistes.

Les artistes ont ensuite sélectionné 5 films, ceux de l'installation, qui suggèrent 5 approches ou récits possibles similaires mais néanmoins légèrement différents. En effet, bien que le parcours de la caméra soit toujours le même, le cameraman n'avance pas toujours au même rythme et ne tient pas toujours l'appareil stable. Il y a le silence de la salle qui est parfois interrompu par un tramway qui passe. On entend la respiration du cameraman parfois lorsqu'il tente de rester immobile en face d'une image.



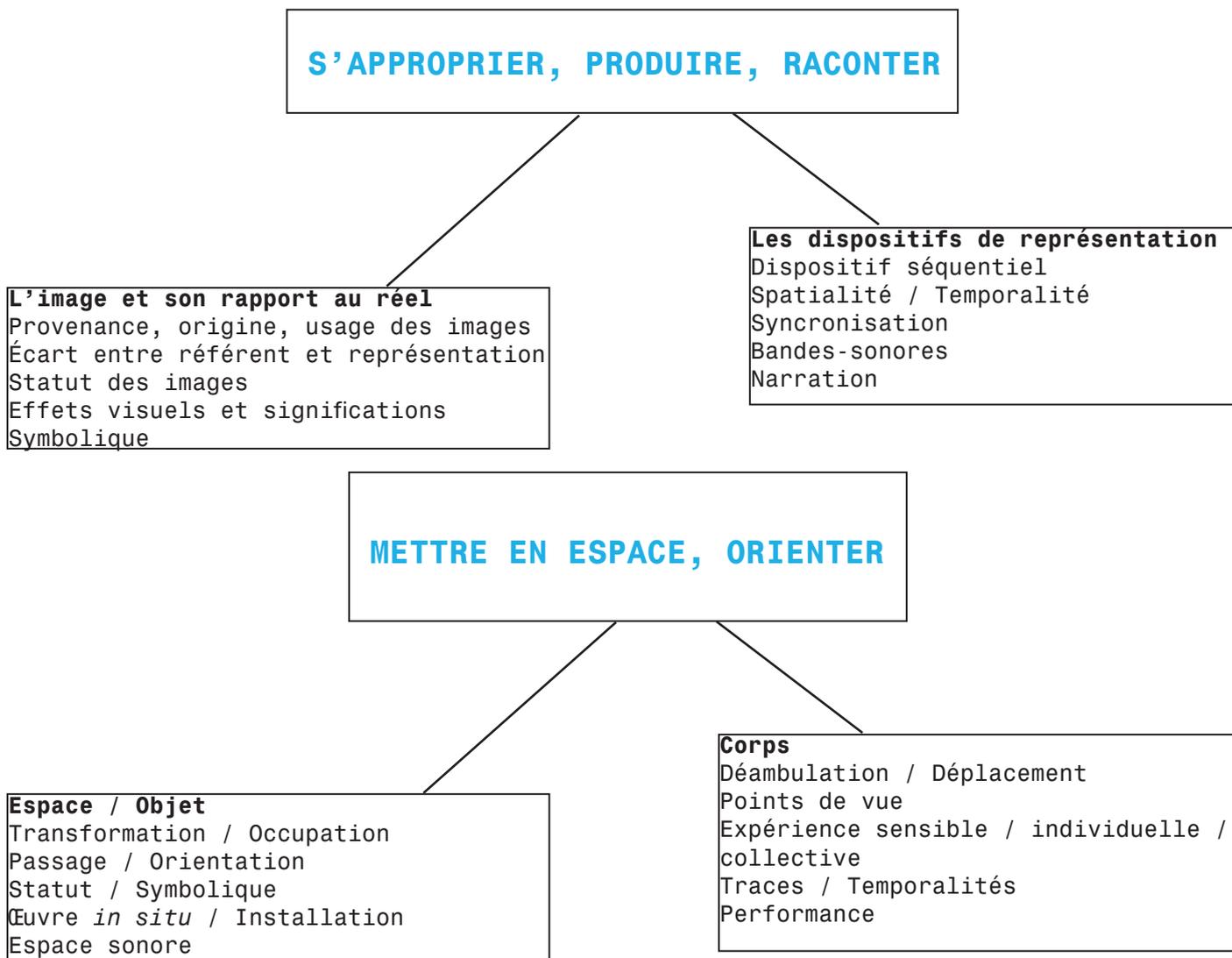
Sirah Foighel Brutmann & Eitan Efrat, *Journal*, vidéo HD, couleur, 16/9, son stéréo, 2013, 16 min / Installation vidéo multicanaux, son stéréo, 2013, 16 min

Journal est une installation vidéo constituée de 5 écrans de même taille disposés les uns derrière les autres et ayant chacun leur propre projecteur de diffusion.

À l'arrière plan des photographies d'André Brutmann, se détachant derrière les personnalités publiques, apparaît une des photographies exposées au Musée Mémorial *Yad Vashem*. Celle-ci a été prise cinq jours après la libération du camp de concentration nazie Buchenwald le 14 avril 1945, par H. Miller, un militaire américain. Elle montre les prisonniers décharnés, allongés sur leur couchette en bois, leur regard fixant l'objectif. La photographie est devenue une part de notre mémoire visuelle collective. L'image des prisonniers affamés est devenu un symbole de la cruauté et au moment de la libération une seule image qui a résumé tous ces événements tragiques mais sans pouvoir les dépeindre véritablement.

3° IMAGES, CORPS ET MÉMOIRE

RÉSONNANCE AVEC LES PROGRAMMES SCOLAIRES D'ARTS PLASTIQUES



INTERDISCIPLINARITÉ

Histoire

Seconde guerre mondiale, guerre civile espagnole, dominations sur le territoire de la Palestine, le peuple juif en terre d'Israël, sionisme et antisémitisme, exil, commémoration des victimes, etc.

Géographie

Regards sur la mer Méditerranée, états, frontières, espace naturel / espace construit, paysage, etc.

Philosophie

Réflexions sur la Liberté et de la Beauté, vie / mort, vie et œuvre du philosophe Walter Benjamin.

Lettres

Narration / Récit
Échanges épistolaires



4° VISITER L'EXPOSITION AVEC SA CLASSE

LES VISITES ACTIVES ET LES ATELIERS

Pour rappel, le centre d'art propose trois types de format de visite. Ces propositions peuvent être modulées en fonction du projet de l'enseignant. **Les visites scolaires se font sur rendez-vous de préférence le matin en fin de semaine.**

LA VISITE COMMENTÉE

Les élèves sont guidés dans la découverte de l'exposition par la chargée des publics du centre d'art. La visite peut être orientée selon une thématique pédagogique particulière.

Durée : 1h

Lieu : Synagogue de Delme.

LA VISITE ACTIVE

Les élèves sont guidés dans la découverte d'une œuvre de l'exposition. Afin d'ajouter une dimension pratique à la visite, cette dernière est ponctuée d'un exercice créatif plaçant les élèves dans une posture dynamique, de réflexion et d'attention. Une ouverture sur le reste de l'exposition est proposée en fin de visite.

Durée : 1h-1h30

Lieux : Synagogue de Delme et *Gue(ho)st House*

LA VISITE-ATELIER

La classe est séparée en deux demi-groupes. L'un des groupes découvre l'exposition et se concentre sur la découverte d'une œuvre. Pendant ce temps, l'autre groupe découvre le travail des artistes par la pratique en réalisant une création dans la *Gue(ho)st House*. Au bout d'un temps donné, les élèves changent d'activité.

Durée : 1h30-2h

Lieux : Synagogue de Delme et *Gue(ho)st House*

PROPOSITIONS DE VISITES

>> Le regard que portent les artistes sur l'œuvre du sculpteur Dani Karavan

La visite de l'exposition se concentre sur l'une des deux vidéos. Les élèves sont invités à observer : repérer les cadrages, points de vue, mouvements de caméra, travail réalisé sur les images par les artistes, effets que cela produit sur les spectateurs, dispositif séquentiel... Un échange les aide ensuite à découvrir les différents statuts d'images utilisées, leur provenance, la signification des effets recherchés.

Un point important peut être fait sur le vocabulaire de l'image, en particulier les notions de surexposition, luminosité, contrastes et inversion des valeurs, flicker ...

Après cette étude, les élèves sont invités à réaliser par petits groupes des séquences qui donnent à voir un lieu de leur quotidien de manière singulière.

Niveau Collège (4^{ème} - 3^{ème}) / Lycée

>> en hommage à ...

Après la visite de l'exposition et la découverte des sculptures commémoratives évoquées dans les vidéos des artistes, les élèves sont invités à choisir des personnes à qui ils souhaiteraient rendre hommage (un sportif de haut niveau, un chanteur, des victimes d'une catastrophe, un parent, un ami, etc.). Ils sont amenés à se poser des questions quand à l'identité de cette personne, son vécu, le lien qu'ils entretiennent avec elle et à réfléchir à une réalisation (lieu, objet, installation, rapport au visiteur). Il leur est demandé de réaliser des croquis, projets, sur lesquels ils montrent ce qu'il souhaiteraient réaliser avec annotations, ambiances, personnages à l'échelle. C'est aussi l'occasion d'échanger sur ce qu'est un monument commémoratif / artistique, de montrer des visuels et des croquis d'artistes traitant de cette question.

Niveau École / Collège / Lycée



>> contraindre le corps et le regard

Dans un premier temps les élèves sont invités à parcourir l'exposition seuls, un échange leur permet ensuite de parler de leur déambulation, de leur ressenti par rapport à ce parcours, des caractéristiques du lieu dans lequel ils se trouvent (rez-de-chaussée, étage, passages : portes / fenêtres aveugles, escaliers...). Comment et pourquoi les artistes ont transformé le lieu ?

Les élèves sont ensuite amenés à transformer, mettre en lien, assembler des volumes simples en papier (représentations à la fois d'objets et d'espaces) et à questionner les notions d'échelle, d'occupation de l'espace, de circulation, d'équilibre afin de comprendre l'incidence que cela peut avoir sur le corps et le regard du déambulateur.

Niveau École / Collège

>> les images de ma vie en famille se confrontent à d'autres images...

celles de l'enfance de mes parents, celles de mes amis, celles des attentats récents et de ceux qui leur rendent hommage, celles des migrants qui cherchent refuge...

En lien avec les films produits par les artistes, à partir de banques d'images individuelles, intimes, ramenées par les élèves et d'images documentaires (traitant de questions abordées en Histoire, de l'actualité), ils sont invités par la pratique du collage / de l'assemblage / de superpositions à organiser, classer, confronter ces images de sources différentes pour créer des séquences narratives, une histoire. Cet atelier est l'occasion d'échanger sur la manière dont on peut lire les images et dont à partir d'elles on peut construire différents récits, entre mémoire individuelle et mémoire collective.

Niveau École / Collège / Lycée

>> s'orienter à partir du flyer, des regards multiples

Une description et manipulation de l'image amène les élèves à découvrir lignes, surfaces, mots, parties manquantes, contrastes, ce qui est représenté, multiplicité des sens de lecture.

Un échange autour de la sculpture permet ensuite de comprendre la relation avec l'installation des artistes dans l'espace et la signification des mots.

En atelier, à partir d'une ou de plusieurs mêmes images il pourront réaliser une composition dans laquelle chacun se frayera son chemin, cherchera à s'orienter. Des visuels en ouverture seront l'occasion d'échanger sur la multiplicité des parcours et points de vue possibles.

Niveau École / Collège

>> questionner le statut de l'objet « escalier » dans le travail des artistes

La visite de l'exposition se concentre sur les représentations d'escaliers (la sculpture qui occupe l'espace central de la synagogue, les images des escaliers réalisés par Dani Karavan à Portbou et à Tel Aviv ainsi que l'escalier réalisé par Jordi Mitjà à Portbou, dans les deux films).

Un échange avec les élèves leur permet de comprendre les différents statuts de ces objets en lien avec les lieux où ils se trouvent, le temps qui passe, les « spectateurs », les publics : tantôt objets artistiques (sculpture, élément d'une installation) tout en étant fonctionnels (passage, aller vers, monter, descendre, circuler) voir indéterminé (laissé pour compte, abandonné, ré-activé). Cela permet par la même occasion de questionner le statut des lieux.

Niveau Collège / Lycée

>> lire les représentations des artistes et des architectes et se repérer

À partir des plans et représentations en 2D de l'escalier et de son implantation dans l'espace, les élèves déambulent autour de l'objet et repèrent au fur et à mesure les points de vue leur correspondant. Le vocabulaire spécifique est mis en lien (vue de haut, de face, plan, coupe, codes de représentation, etc.). Des questions en liens avec sa mise en place, sa fabrication, ses caractéristiques, la collaboration entre différents corps de métiers seront abordées. Chacun pourra ensuite tenter de représenter « son escalier ».

Niveau Collège (4° - 3°) / Lycée

5° POUR ALLER PLUS LOIN

LES IMAGES DE LA MÉMOIRE

L'exposition *Orientation* de Sirah Foighel Brutmann et Eitan Efrat se présente comme une recherche poétique et documentaire autour de deux sculptures publiques conçues par l'artiste israélien Dani Karavan.

En combinant à la fois leurs propres images des deux sites, vidéos de visiteurs anonymes récupérées sur *Youtube* et images d'archives, les artistes nous proposent une autre lecture de ces sculptures et tentent de nous interroger sur les relations que nous établissons entre la **mémoire**, l'**histoire** et le **réel**.

>> La peinture d'histoire

Avant l'apparition de la photographie en série à la seconde moitié du XIX^e siècle, la peinture d'Histoire était un moyen de garder en mémoire les événements contemporains. Elle consistait en de grandes toiles représentant des sujets nobles puisés dans les sources bibliques, mythologiques ou historiques.

Les peintres d'Histoire représentent leurs personnages dans des poses théâtrales et la matière picturale est traitée selon des méthodes traditionnelles enseignées à l'École des beaux-arts. C'est le genre le plus exigeant en termes de temps de préparation, de recherches historiques, de techniques et de matériaux coûteux.

Nommé premier peintre de l'empereur, **Jacques-Louis David** est chargé par **Napoléon** de réaliser quatre tableaux relatant les grandes étapes de la cérémonie du Sacre.

La principale préoccupation de David pour le couronnement de Napoléon était de rendre les personnes présentes et les accessoires avec le maximum de réalisme. Avec plus de deux cents personnages, David a pris quelques libertés avec la réelle cérémonie pour pouvoir tous les mettre en scène. Il s'éloigne de la réalité en représentant Madame Mère dans la tribune alors qu'elle n'était pas présente. De même, David s'est représenté dans la loge alors qu'il était également absent du Sacre.



Jacques-Louis David, *Le Sacre de l'Empereur Napoléon et Couronnement de l'Impératrice Joséphine dans la Cathédrale Notre-Dame de Paris*, 1806, 621 x 979 cm

Ce tableau est mis au service de la propagande napoléonienne. Il doit former les esprits et faire l'éloge de la grandeur de l'empereur Napoléon. Ce dernier rendait des visites régulières à l'atelier pour contrôler l'exécution du tableau.

Cependant, si la composition du tableau s'identifie à l'Empire, on distingue également la personnalité de l'artiste qui en choisissant de représenter non pas la cérémonie religieuse mais l'auto-couronnement de l'empereur, affirme ses conceptions anticléricales. Par ce tableau David fait en quelque sorte œuvre d'historien mais par ses arrangements, il recrée une mémoire collective.

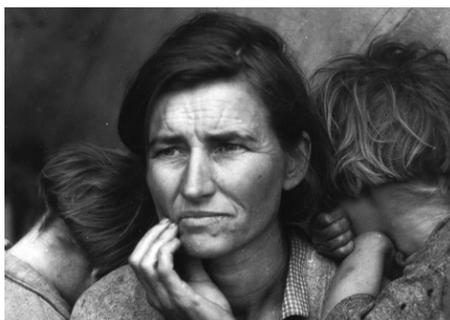
>> La photographie documentaire et de reportage

Si la photographie de reportage est liée à l'actualité et au travail d'un journaliste, la photographie documentaire est plus intemporelle et subjective. Les deux permettent d'illustrer une époque, de garder une trace, de se souvenir.



Lewis Wickes Hines, deux enfants au travail dans une filature de laine, 1910

Lewis Wickes Hines (1874-1940) a photographié pendant 10 ans le travail des enfants dans les filatures de laine ou de coton à travers les États-Unis. Ses images ont permis d'illustrer ces sujets, de défendre des causes et de dénoncer l'exploitation des enfants. Elles ont contribué à une meilleure prise de conscience des problèmes sociaux dans la société américaine de l'époque.



Dorothea Lange, Mère migrante, Californie, 1935

Dorothea Lange (1895-1965) est une photographe américaine qui témoigne à travers ses photographies de la pauvreté et de la misère pendant la Grande Dépression aux États-Unis.

L'information va être transmise à la *United Press* et va permettre le déblocage d'une aide d'urgence de nourriture par le gouvernement fédéral. Les photographies étant propriétés de l'État, elles sont publiées sans demande de paiement, ce qui contribue à leur propagation rapide et à faire d'elles des icônes de l'entre-deux-guerres américaine.



Raymond Depardon, *La chute du mur de Berlin*, 1989

Raymond Depardon (1942) est un photographe, réalisateur, journaliste et scénariste français. Il fait partie des figures les plus importantes du film documentaire.

Il a créé l'agence photographique *Gamma* en 1966 et est membre de *Magnum Photo* depuis 1979. Il couvre les guerres d'Algérie et du Vietnam, part en reportage au Tchad. Dans ses films il pénètre également des institutions aussi fermées que l'univers hospitalier, tels que l'asile psychiatrique de *San Clemente* (2005) ou le service des *Urgences* (2005) de l'Hôtel Dieu.

>> L'utilisation des photographies d'archives dans l'art

Les artistes d'art contemporain se nourrissent de l'histoire de l'art mais aussi et surtout du monde qui les entoure. Certains nous invitent à faire un voyage dans le passé, à revivre des souvenirs d'enfance, à se rappeler de faits historiques qui ont marqué le XX^e siècle, à mettre en perspective le passé au regard de notre époque. En travaillant à partir d'images d'archives ou en en créant de nouvelles, ils nous amènent à nous questionner sur les procédés et processus de conservation du passé progressivement en train de disparaître à notre époque ou le virtuel prend le pas sur le matériel.

Comment circulent les images aujourd'hui ? Quel est notre rapport aux images et à notre histoire ? Comment relire les images du passé ? Quel regard portons-nous sur les images et à travers elles sur le monde qui nous entoure ?

Christian Boltanski, plasticien français, 1944, Paris

En 1958, il commence à peindre des tableaux de grands formats représentant des scènes historiques. Puis il laisse la peinture de côté pour expérimenter d'autres modes d'expression. Il commence peu à peu à intégrer des éléments de son univers personnel dans son travail et se construit une vie qu'il n'a jamais vécue en utilisant des objets qui ne lui sont jamais appartenus ou des photographies retravaillées. L'expression « mythologie individuelle » caractérise bien son œuvre car il raconte sa vie sous une forme d'une fiction dans laquelle chacun se reconnaît.

Les thèmes chers à Christian Boltanski dans son travail sont : la mémoire, le temps, la mort et l'absence.



Christian Boltanski, *Album de la famille D.* 1939-1964, 1971.

Dans *Album de la famille D.* (1971), Christian Boltanski rassemble des photographies trouvées et banales de l'album de famille d'un ami. Il en reconstitue le déroulement chronologique. Il se rend compte que cette série de photographies témoignant de l'histoire d'une famille précise ne nous apprend rien de spécifique sur la vie de ses membres et ressemble finalement à n'importe quel album de famille.

« Nous n'apprenons rien sur ce qu'a été la vie de la famille pendant vingt-cinq ans, ces images de rituels familiaux nous renvoient à nos propres souvenirs, à nous-mêmes, tous les albums de photos, à l'intérieur d'une société donnée, sont à peu près identiques, ils ne représentent pas la réalité, mais la réalité de l'album de photos. »

(Christian Boltanski, *les modèles – cinq relations entre texte & image*, entretien avec Irmeline Lebeer, 1979, p.8).



Christian Boltanski, *Dix portraits photographiques de Christian Boltanski 1946-1964*, 1972

Dix portraits photographiques de Christian Boltanski 1946-1964 en 1972, où l'on retrouve une série de dix photographies en noir et blanc représentant l'artiste à différents âges de sa vie au même endroit, alors qu'il s'agit en fait de photographies de dix personnes différentes, faites par sa compagne Annette Messenger. Ici l'artiste travaille donc sur des « vrais-faux » documents. Boltanski trompe le spectateur et montre notre tendance à croire en des documents apparemment réels, mais qui sont en réalité des faux.

Fiona Tan est une artiste née en Indonésie en 1966.

Depuis les années 1980, elle développe un travail axé sur le film, la vidéo et la photographie. Les questions du temps, de la mémoire, de l'histoire et l'expérience personnelle qu'on peut avoir de ces trois notions sont au cœur de son œuvre. Elle explore les notions d'identité personnelle ou collective, l'histoire des gens et des lieux en incluant très souvent des images d'archives.

Vox Populi rassemble des centaines de photographies issues d'albums collectés auprès des habitants d'une ville ou d'un pays. Chaque série : *Vox Populi Sydney* (2004), *Vox Populi Tokyo* (2007), *Vox Populi Londres* (2012) rassemble 250 à 300 clichés de photos de familles.

Toutes ces photographies personnelles réunies constituent une sorte de portrait d'une ville ou d'un pays, un tableau aux facettes multiples, des mosaïques d'une culture contemporaine locale.

Est-ce que *Vox Populi Londres* représente réellement les habitants de la ville ? Qu'est-ce qui apparaît dans cet album collectif ? Quand les images quittent la sphère intime, elles changent de signification.



Fiona Tan, *Vox Populi Londres*, 2012

Comme Sirah Foighel Brutmann et Eitan Efrat, **Vera Frenkel** (1938), artiste canadienne, questionne dans son travail les migrations humaines mais aussi la manière dont on apprend ou dont on désapprend une mémoire culturelle.

Blue Train est une installation réunissant photographies, vidéos et textes. Elle raconte l'histoire de trente-deux personnes, dont la mère de Vera, qui ont tenté d'échapper à l'Allemagne nazie en 1939. L'artiste accompagnait sa mère ce jour-là dans le train. Elle avait seulement un an. À ces histoires intimes, Vera Frenkel associe également des photographies documentaires ainsi que des photographies du journaliste Werner Wolff, qui a refait ce même voyage que l'artiste et sa mère plusieurs années après la guerre pour en photographier le parcours. Étant trop jeune pour se souvenir de ce trajet, Vera se reconstruit une mémoire à travers les récits de ces inconnus et les images de Werner Wolff. Le travail de l'artiste mélange la fiction et la documentation. On peut se poser la question de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas.



Vera Frenkel, *Blue Train*, 2012



Dans sa série photographique **Der Teich** (2007), **Tatiana Lecomte**, s'intéresse à la manière dont les événements de la guerre laissent leur empreinte dans notre paysage. Son travail consiste à photographier les lieux où il y avait des camps de concentration et pourtant aucune violence n'est perceptible en apparence dans ses images. Elle nous donne à voir des agglomérations, des jardins, des environnements banals. Si on ne le sait pas, on ne remarque rien car tout a été détruit, rien n'est visible. En nous évoquant l'absence, elle cherche à nous rappeler la présence de ces événements. Qu'est-ce que l'image peut encore nous dire si tout a disparu ?



Tatiana Lecomte, *Der Teich*, 2007

LES ŒUVRES DANS L'ESPACE PUBLIC

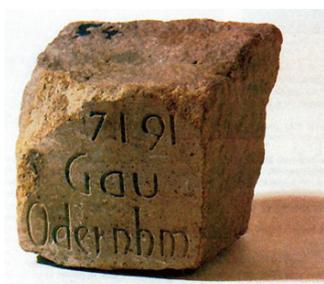
Comme nous l'avons souligné précédemment, les artistes Sirah Foighel Brutmann et Eitan Efrat s'intéressent à deux sculptures publiques conçues par l'artiste israélien Dani Karavan. La première sculpture, *Passages*, a été créée en mémoire du philosophe et écrivain allemand Walter Benjamin. La seconde sculpture *White Square* (Place blanche) commémore les fondateurs de Tel Aviv. Bien que les œuvres de Dani Karavan transmettent le souvenir d'une ou de plusieurs personnes et d'événements qui leurs sont associés, ce dernier ne souhaite pas les identifier comme des « monuments ». Dans une interview, il déclare : « Je déteste ce mot et je ne fais pas de monuments, parce qu'il me semble qu'ils sont toujours faits pour la guerre et les généraux et pour les soi-disant grands hommes. Faire un monument pour Walter Benjamin ce serait un contresens. L'histoire est faite par les anonymes et non par les gens célèbres ».

>> Les monuments publics

Le mot monument vient du latin *monumentum* qui veut dire « se remémorer ». Il désigne un édifice ou une structure ayant une valeur historique et culturelle. Il s'agit d'une œuvre créée de la main de l'homme dont la volonté est de maintenir dans la conscience collective le souvenir d'une action ou d'une destinée. Le monument travaille et mobilise la mémoire.



Place du Monument invisible,
Sarrebrück, 1990



Dalle du Monument invisible

Jochen Gerz est né en 1940 à Berlin et vit actuellement en France. Il fait partie des artistes conceptuels, c'est-à-dire qu'il s'attache au concept, à l'idée que véhicule son travail. Plusieurs de ses travaux ont un rapport avec la seconde guerre mondiale comme son projet **Monument contre le racisme ou Monument invisible** qu'il commence clandestinement à partir de 1990 avec une dizaine d'étudiants de l'école d'art de Sarrebrück. L'idée est de graver les noms des cimetières juifs d'Allemagne antérieurs à 1939, pour la plupart détruits, sur les pavés de l'allée qui traverse la place centrale de Sarrebrück et qui mène au château, siège actuel du Parlement de la Sarre et ancien quartier général de la Gestapo. Cette allée compte 8000 pavés en tout. Après avoir inscrit sur la face cachée de chaque pavé le nom d'un cimetière ainsi que la date de leur action, ils le replacent face contre terre après l'avoir photographié. L'inscription est donc rendue invisible. L'œuvre a été commencée dans l'illégalité puis a été officialisée en cours de réalisation. Elle a été inaugurée à Sarrebrück en mars 1993.

Chaque pavé gravé devient un lieu de mémoire, une pierre tombale, une épitaphe funéraire à l'adresse des juifs disparus.

En allemand, *Pflaster* signifie à la fois pavé et pansement. L'acte même de graver renvoie à l'idée d'une mémoire qui se grave dans l'esprit de l'Homme. En changeant le nom de la place en **Place du Monument invisible**, le gouvernement allemand reconnaît le rôle du monument et les événements de son Histoire. Il participe au devoir de mémoire.

Pour Gerz se sont les citoyens qui « font » le monument car ils portent la mémoire de la Shoah. À travers ce geste, il invite le passant à faire un choix : graver ces noms dans sa mémoire ou les enfouir dans l'oubli. Le citoyen a un devoir de mémoire, il n'est plus un simple spectateur passif d'un monument commémoratif. Il participe directement à l'œuvre car sans lui, elle ne vit pas, demeure invisible et oubliée.

>> Le Mémorial

Un mémorial est un monument commémoratif érigé en souvenir d'un événement, en l'honneur d'une ou de plusieurs personnes décédées. Il peut prendre la forme de statues, de fontaines ou de pierres tombales par exemple.

Le nom de mémorial est parfois donné à un musée qui conserve la mémoire d'événements tragiques comme le **Musée Mémorial de Yad Vashem** que nous avons cité plus haut et qui présente l'histoire de la Shoah du point de vue juif ou le **Mémorial de Verdun**, consacré à l'histoire et la mémoire de la bataille de Verdun de 1916.

Les mémoriaux sont érigés pour lutter contre l'oubli, préserver le souvenir de hauts faits du passé.



Mémorial Charles-de-Gaulle, Croix de Lorraine, Colombey-les-deux-Églises, 1972

À travers la personne de **Charles de Gaulle** (1890-1970), le **Mémorial** retrace les grands événements historiques du XX^e siècle.

Le **Mémorial Charles-de-Gaulle** en Lorraine s'inscrit dans un parcours de mémoire constitué par la Boisserie, demeure où le général s'est installé en 1934, le cimetière où se trouve sa tombe et la grande croix de Lorraine érigée en son hommage en 1972. Le projet du Mémorial est né du vivant de Charles de Gaulle qui déclara en 1954 à un journaliste, en regardant en direction de Colombey-les-deux-Églises : « Voyez cette colline. C'est le lieu le plus élevé de Colombey. On y édifiera une Croix de Lorraine, quand je serai mort ».

>> La commande publique

La commande publique est la manifestation de la volonté de l'État, ministère de la Culture et de la Communication - Direction générale de la création artistique, d'accompagner des partenaires multiples (collectivités territoriales, établissements publics ou partenaires privés), dans l'enrichissement du patrimoine national et du cadre de vie, par la présence d'œuvres d'art en dehors des seules institutions spécialisées dans le domaine de l'art contemporain.

Ce dispositif volontaire, ambitieux, a donné un nouveau souffle à l'art public. Présent dans des lieux très divers, de l'espace urbain au monde rural, des monuments historiques aux jardins, des sites touristiques au nouvel espace qu'est l'internet, l'art contemporain dans l'espace public met en jeu une extraordinaire variété d'expressions plastiques parmi lesquelles la sculpture, le design, les métiers d'art, les nouveaux médias, la photographie, le graphisme, l'aménagement paysager ou les interventions par la lumière.

La **Gue(ho)st House** à Delme est une commande publique, entre architecture et sculpture, réalisée par les artistes **Christophe Berdaguer et Marie Péjus**. Le cœur de leur projet consiste en la transformation d'un bâtiment existant qui fut tour à tour : prison, école, et chambre funéraire. Attentifs à ce contexte, les artistes s'emparent de la mémoire des lieux et métamorphosent le bâtiment en maison fantôme, véritable fantasmagorie architecturale dont le titre se fait l'écho.

Gue(ho)st House reprend ainsi un jeu de mot de Marcel Duchamp : **a Guest + a Host = a Ghost** (un hôte + un invité = un fantôme). Déclencheur du projet, il offre une interface entre des hôtes (centre d'art, commune) et des invités (publics, artistes).



Gue(ho)st House, Christophe Berdaguer & Marie Péjus, 2012

Le duo travaille à quatre mains depuis une quinzaine d'années. Passionnés par les utopies architecturales qui ont jalonné le XX^e siècle, tels des fantômes de l'Histoire, ils appréhendent l'architecture et la ville comme des projections du corps, de la psyché ou de toute organisation sociale. Ils convoquent diverses disciplines dans leurs oeuvres : biologie, psychanalyse, neurologie, sociologie, etc.

Pour Berdaguer & Péjus, une maison est autant une somme d'affects, de perceptions et de souvenirs qu'une construction purement mécanique. C'est pourquoi à Delme ils travaillent tout naturellement avec la mémoire des lieux.

La maison est entièrement recouverte de polystyrène. Les différents éléments ont été usinés en atelier, en différents blocs de 1m³, et à partir de fichiers numériques. Une cinquantaine de blocs ont été rivetés et collés sur les murs et le toit de la maison. Après une étape de polissage, le polystyrène est recouvert d'une double couche de résine projetée. Elle constitue une peau solide et étanche sur l'ensemble du bâtiment. La résine, qui est naturellement de couleur jaune, est peinte en blanc.



Limen, réalisée par l'artiste **Lani Maestro** (1957, Philippines), est une commande artistique autour du paysage industriel sur le site de Bataville dans le Parc Naturel Régional de Lorraine.

Il s'agit d'une commande de la commune de **Moussey** (Moselle) d'anciens salariés des usines Bata et de l'association La Chaussure Bataville. Les Parcs naturels régionaux de Lorraine, des Monts d'Ardèche, du Pilat et du Vercors ont décidé de mener une réflexion collective sur l'histoire industrielle de leurs territoires, ses mutations et ses ruptures, son impact sur les paysages et la vie quotidienne des populations d'aujourd'hui.

Le site de Bataville est un ensemble industriel et urbain unique en Moselle. Sa construction débute en 1931 à l'initiative de Tomáš Bata, fondateur en 1894 à Zlin (République tchèque) du groupe industriel Bata, producteur de chaussures bon marché. Bataville compte deux mille sept cents ouvriers en 1939, mille cinq cents au début des années 1990, huit cent quarante en 2001. La délocalisation des activités en 2002 débouche sur le licenciement de huit cents personnes. Aujourd'hui quelques entreprises sont implantées sur le site. La Communauté de communes du Pays des étangs est installée dans l'ancien magasin d'usine. L'association La Chaussure Bataville souhaite développer un projet culturel et économique en collaboration avec les collectivités locales.

Bataville entre donc dans une phase intermédiaire de son évolution. Comment faire coexister la mémoire encore vive d'une cité organisée autour du travail à l'usine et la possibilité d'autres usages ?



Lani Maestro propose **Limen**, une sculpture prenant la forme d'une longue plateforme ouverte sur le paysage et surmontée d'une charpente de bois.

Venant du latin, *Limen* signifie « seuil », « passage d'un état vers un autre ». L'œuvre fait le lien entre la mémoire ouvrière de Bataville et le futur de la cité. Elle évoque le tunnel et le pont par le rythme régulier de ses travées et sa fonction de **passage**.

Limen, Lani Maestro, 2014

LES ESCALIERS DANS L'ART

En regard des deux films présentés dans l'exposition *Orientation*, Sirah et Eitan conçoivent un escalier monumental en spirale, qui mène les visiteurs de l'espace central de la synagogue à la coursive à l'étage, suggérant ainsi un usage et une expérience totalement renouvelés de l'ancien lieu de culte.

Pour réaliser cette sculpture, ils se sont inspirés du travail de l'architecte et designer brésilienne née en Italie **Lina Bo Bardi** et en particulier de son escalier en spirale au **Musée Solar do Unhao** à Salvador au Brésil.

>> L'escalier hélicoïdal de Lina Bo Bardi

Lina Bo Bardi (1914-1992) est une architecte brésilienne d'origine italienne.

Ses travaux d'architecture mêlent le rationalisme du mouvement moderne et le caractère plastique de l'art vernaculaire sud-américain. On pourrait qualifier sa démarche d'humaniste. Pour elle l'architecture doit découler de la nature (formes, influences sur l'homme) et être un fait social, proche des gens, susciter l'interaction entre les personnes, la joie, le bien être.

En 1957, Lina Bo Bardi conçoit le Musée d'art de Sao Paulo qui est aujourd'hui le plus important musée d'art moderne d'Amérique latine.

En 1961, elle entreprend la réhabilitation du **Solar do Unhao**, un ensemble de bâtiments datant du XVI^e siècle, en Musée de l'Art Populaire en prenant pour modèle le Musée d'Art Moderne de Bahia qu'elle dirigeait quelques années auparavant. Elle voulait créer une « université populaire », un « Centre de Documentation sur l'Art Populaire » et un « Centre d'Études Techniques sur le Nordeste » qui aborderait l'évolution des savoir-faire de production, du pré-artisanat à l'industrie moderne.

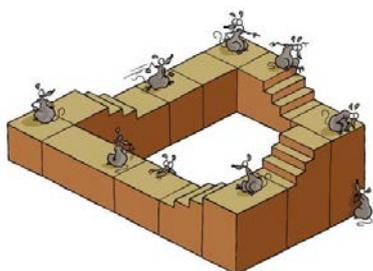
Bo Bardi proposa la réhabilitation des immenses bâtiments historiques en très mauvais état du Solar do Unhao en ajoutant de nouveaux éléments suivant ses principes conceptuels. Ainsi, parmi les plus significatifs, elle imagina une vaste terrasse au bord de l'eau et un **escalier de bois central** donnant sur l'espace du Solar dédié aux expositions. Cet escalier est à la fois emprunt de modernité et de la culture populaire du Sertao. Les tenons des marches sont en bois travaillé selon les techniques traditionnelles pour fabriquer des chars à bœufs.



Lina Bo Bardi, escalier hélicoïdal, Solar do Unhao, Salvador, Brésil

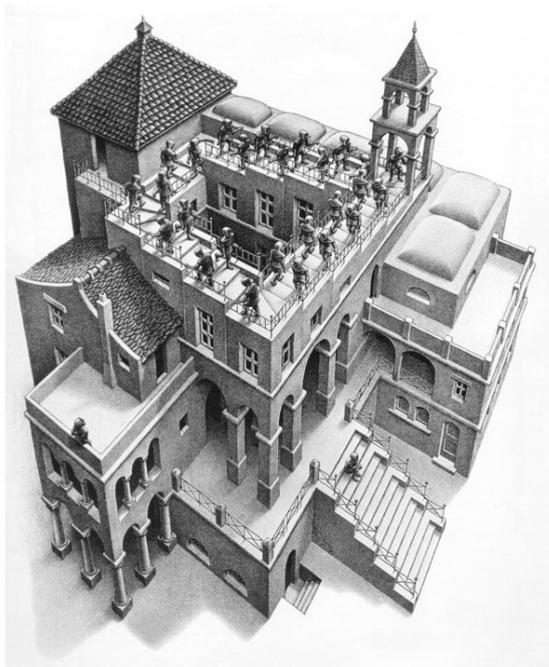
>> L'escalier de Penrose par Maurits Cornelis Escher

L'escalier de *Penrose*, du nom de son inventeur Lionel Penrose (1958), est une figure impossible prenant la forme d'un escalier. Les perspectives de la représentation sont distordues. Elles donnent l'impression que les marches de l'escalier se rejoignent comme si elles formaient une boucle.



Les souris empruntant cet escalier sont condamnées à une perpétuelle montée (ou descente, selon le sens de rotation). La perspective permet ainsi de créer un objet qui à l'air vrai mais qui ne peut pas exister.

Lionel Penrose, *Escalier de Penrose*, 1958



Maurits Cornelis Escher, *Montée et Descente*, 1960

L'escalier de Penrose fut repris en 1960 par l'artiste néerlandais **Maurits Cornelis Escher** dans une de ses œuvres, *Montée et Descente*, dans laquelle l'escalier est intégré au toit d'un monastère dont les moines font pénitence en le gravissant et en le descendant sans fin.

Annabelle Soriano est une architecte qui s'intéresse aux espaces, réels ou imaginaires, qui provoquent des sensations de vertige, de **perte de repères** et d'**orientation**. Cette maquette illustre son intérêt pour les escaliers et sa manière de jouer des perspectives, points de vue, gravité.



Annabelle Soriano, maquette, 2009

>> L'escalier *Umschreibung*

L'Escalier *Umschreibung*, de l'allemand «réécriture» est une **sculpture d'acier** réalisée par l'artiste danois Olafur Eliasson, d'une dizaine de mètres de haut installée en 2004 dans la cour de la société KPMG à Munich en Allemagne.

L'œuvre représente un escalier à double hélice, dont chaque partie fait un tour complet en sens inverse l'une de l'autre, avant de se rejoindre au sommet. La jointure entre les deux parties est continue et donne l'impression que l'escalier se poursuit sans interruption.



Olafur Eliasson, *Umschreibung*, 2004

>> L'escalier aérien de Do-ho Su

Do-ho Su est un artiste sud-coréen né à Séoul en 1962.

L'escalier qu'il réalise à la Tate Modern à Londres en 2010 est à l'image de ses recherches autour de structures en tissus, d'architectures en suspension. Ses **installations** semblent défier les lois de l'attraction et sont à la fois spectaculaires et poétiques. Il s'en dégage une impression de légèreté et de fragilité.



Do-ho Su, *Escalier*, 2010

Cet escalier en tissu est suspendu au plafond. La transparence du tissu confère à l'objet un caractère évanescent comme s'il était en train de s'effacer sous notre regard.

Par cette œuvre Do-ho Su travaille autour de la question de la **mémoire** et de l'**histoire** tout comme les artistes **Sirah Foighel Brutmann** et **Eitan Efrat**. L'artiste évoque l'absence à travers la transparence et la légèreté de son escalier.

BIOGRAPHIES

Sirah Foighel Brutmann & Eitan Efrat



Eitan Efrat et Sirah Foighel Brutmann

Nés en 1983 à Tel Aviv, **Sirah Foighel Brutmann et Eitan Efrat** ont étudié respectivement la danse et les arts visuels. Ils vivent et travaillent à Bruxelles.

En 2008, Sirah est diplômée de quatre ans d'études chorégraphiques et de performance au P.A.R.T.S (Performing Arts Research and Training Studios) à Bruxelles. Eitan a étudié à l'Académie Gerrit Rietveld à Amsterdam et a obtenu son diplôme en art à l'ERG (École de Recherche Graphique) de Bruxelles en 2014. Depuis 2005, ce dernier est batteur dans un trio de Punk-Jazz « The Ramirez Brothers ».

Dans leurs films ou dans leurs installations photographiques, ils s'intéressent à la manière dont les récits, intimes ou collectifs traversent le temps et l'espace, comment les images marquent et habitent l'Histoire, façonnant la mémoire autant que l'oubli.

Leurs films ont été présentés dans de nombreux festival de films internationaux tels que Rotterdam Film Festival (Pays-Bas), Images Festival (Toronto, Canada), Oberhausen Film Festival (Allemagne)... Leur travail fait l'objet d'expositions personnelles récentes : à la Kunsthalle de Bâle (2013), au centre d'art Argos à Bruxelles (2014).

Sirah Foighel Brutmann

Participation en tant qu'artiste performeuse :

- 2015 *7 Pleasures* par Mette Ingvarsten
- 2014 *Slugs Garden* par Fabián Barba
- 2012 *Flirt* par Alexandra Bachzetsis
- 2011 *Fields* avec Fanziska Aigner and Mathias Windelberg
- 2009 *Giant City* par Mette Ingvarsten
- 2008 *Where Is My Privacy* par Mette Ingvarsten
- Quartet Till The End Of Time* par Trajal Harrell

Eitan Efrat

- 2014 Participant à *This Was Before* par Herman Asselbeghs, 2013-2014
Workshop au programme MFA au LUCA, Bruxelles
Programme BFA à L'ERG (École de Recherche Graphique), Bruxelles
FLACC, Gand
Other Dance Forum, Jérusalem.
- 2012 Artiste performeur dans *Flirt* par Alexandra Bachzetsis
Assistant de production, *One, two, many* par Manon de Boer
- 2011 BFA, Académie Gerrit Rietveld, Amsterdam
- 2006 Elève au programme académique de l'Institute of Democratic Education" (IDE), Kibbutzim College of Education, Israël,
B.Ed degree program (diplôme Éducation)
- 2006 Professeur à Karev, programme d'éducation, Israël



Dani Karavan

Dani Karavan est né à Tel Aviv en 1930. Ses parents font partie des pionniers qui ont immigré en Israël en 1920. Son père était l'architecte paysagiste en chef de la ville des années 1940 aux années 1960.

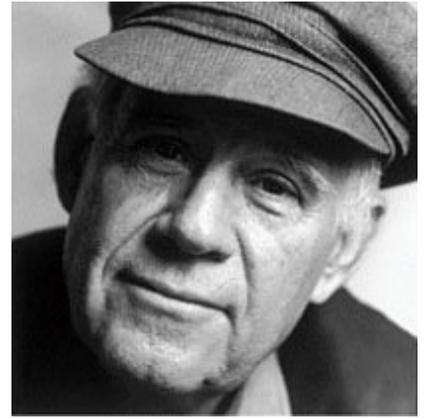
Karavan commence à étudier la peinture à l'âge de quatorze ans au studio Streichman-Steimatzky à Tel Aviv, puis avec Marcel Janco en 1946 et avec Mordecai Ardon à Jérusalem en 1948.

En 1956, il se rend à Florence pour étudier la peinture "al fresco" à l'Academia delle Belle Arti et plus tard à l'Académie de la Grande Chaumière à Paris.

Depuis le début des années 1960, il conçoit des décors de théâtre, de danse et d'opéra et a travaillé avec la Bat Sheva Dance Company, Martha Graham et Gian Carlo Menotti entre autres.

À cette époque il crée un bas-relief en pierre dans la salle des assemblées de Knesset à Jérusalem intitulé *Pray for the Peace of Jerusalem*, 1965-1966, et sa première sculpture environnementale, *The Negev Monument*, 1963-1968 en Israël. En 1973, Dani Karavan représente Israël à la Biennale de Venise et l'année suivante il est invité à participer à la Documenta 6 de Kassel.

Depuis lors, il est chargé de créer des sculptures environnementales en Israël, France, Allemagne, États-Unis, Japon, etc.



Dani Karavan

Walter Benjamin

Walter Benjamin était à la fois philosophe, historien de l'art, critique d'art et traducteur. Il est né en 1892 à Berlin dans une famille de la bourgeoisie juive.

Après le baccalauréat, il fait des études de philosophie, de germanistique et d'histoire de l'art à l'université de Fribourg-en-Brisgau.

En 1933 il fuit l'Allemagne nazie et se réfugie à Paris. Passionné par la littérature française, il traduit en Allemand **Proust, Baudelaire et Balzac**.

Il commence alors à rédiger un essai historique et social intitulé *Paris, capitale du XIX^e siècle*. À travers cet ouvrage, Walter Benjamin tente une interprétation du XIX^e siècle et de sa modernité. Il y traite entre autres des passages parisiens, des expositions universelles, des constructions de fer.

C'est à cette période qu'il débute également la rédaction de *l'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, une étude qui sera publiée après sa mort en 1940 et qui a pour sujet la perte de l'aura dans l'œuvre d'art.

À Paris, capitale littéraire par excellence, il est ami avec les écrivains **Jean Cocteau, James Joyce, André Gide ainsi qu'avec le philosophe Theodor Adorno**.

Lorsque l'armée d'Hitler envahit la ville, il tente une traversée de l'Espagne pour rejoindre l'Amérique, en vain. Il se donne la mort le 26 septembre 1940 à Portbou.



Walter Benjamin



LE SERVICE DES PUBLICS

Le centre d'art contemporain de Delme est situé dans une ancienne synagogue construite à la fin du XIX^e siècle. Outre les trois expositions temporaires d'environ trois mois organisées chaque année, le centre d'art gère un programme de résidences d'artistes dans le Parc naturel régional de Lorraine, au sein du village de Lindre-Basse. Depuis 2012, avec la *Gue(ho)st House*, le centre d'art bénéficie de locaux supplémentaires dédiés à l'accueil des publics et des artistes. Ce développement a fait l'objet d'une commande publique du ministère de la Culture et de la Communication, initiée en 2009. Confiée à Christophe Berdagner et Marie Péjus, la commande a permis la transformation d'un ancien bâtiment en sculpture-architecture.

Le service des publics a pour mission de favoriser un accès à la diversité des formes contemporaines en arts visuel pour un public large, spécialiste ou non, jeune ou adulte, individuels ou en groupe. En lien avec la programmation des expositions à la synagogue ou hors les murs et des résidences, les actions mises en place par le service des publics créent des situations d'échanges et de rencontres autour de la création artistique contemporaine et participent à la formation du regard et de l'esprit critique.

Public adulte

Des **visites commentées** des expositions à la synagogue, de l'atelier-résidence à Lindre-Basse et de la *Gue(ho)st House*, un nouvel espace d'accueil du Centre d'art inauguré en 2012, sont proposées au public individuel et aux groupes.

Jeune public

Différents types d'actions sont mises en place hors temps scolaire à destination du jeune public. Conçues en partenariat avec les médiathèques de la région Lorraine, **les goûters art & philo** sont des discussions philosophiques pour les enfants âgés de 7 à 11 ans. Ils sont conçus autour de thématiques universelles et s'appuient sur une sélection d'oeuvres issues de la création contemporaine.

Deux ou trois **ateliers «Grandes idées et Petites mains»** sont proposés lors de chaque exposition le mercredi de 14h à 17h. Organisés par la chargée des publics en collaboration avec une plasticienne, ils permettent d'aborder simplement le processus de création dans l'exposition et d'apprivoiser l'art contemporain par une approche concrète.

Les actions que proposent le service des publics sont gratuites et peuvent être créées sur mesure. Il est possible de construire ensemble une visite spécifique et de s'adapter à tous projets particuliers.

Expositions ouvertes du mercredi au samedi de 14h à 18h et les dimanches de 11h à 18h
Visite commentée tous les dimanches à 16h.

Le centre d'art ferme ses portes trois semaines entre chaque exposition et pendant les vacances de Noël.

Pour les visites-ateliers, la chargée des publics est plutôt disponible les matinées en fin de semaine.

Camille Grasser, chargée des publics

Tél : 03 87 01 43 42

Mail : publics@cac-synagoguedelme.org

Public scolaire, lycéen et étudiant

Le centre d'art conçoit des projets spécifiques avec l'Education Nationale, les enseignants, les lycées agricoles de la région, les établissements scolaires et spécialisés, etc.

Les actions sont les suivantes :

- **visite des expositions**
- **visite des expositions suivie d'un atelier de pratique artistique**
- **visite de l'atelier-résidence et rencontre avec l'artiste**
- **intervention en milieu scolaire** de la chargée des publics sur une thématique précise
- **intervention d'artistes en milieu scolaire** (atelier de pratiques artistiques (APA), classes culturelles, classe à PAC)

Enseignants

Le service des publics accompagne les enseignants autour du programme artistique du centre d'art par des actions et des outils spécifiques qui tentent de répondre au mieux à leurs attentes et aux objectifs pédagogiques établis par l'Education Nationale.

Des **«visites-enseignants»** sont organisées en début d'exposition et un **dossier-enseignant** présentant des pistes pédagogiques de visite de l'exposition est à disposition.





GUE(HO)ST HOUSE

COMMANDE PUBLIQUE DE
BERDAGUER & PÉJUS

Christophe Berdagner & Marie Péjus, *Gue(ho)st House*, 2012, Delme
Photo : OH Dancy

Espace d'accueil des publics et des invités du centre d'art

« A guest + A host = A ghost »
Marcel Duchamp

La *Gue(ho)st House* est une architecture-sculpture aux abords du centre d'art contemporain la synagogue de Delme. Le cœur du projet de Christophe Berdagner et Marie Péjus consiste en la transformation d'un bâtiment existant qui fut tour à tour prison, école, et chambre funéraire. Attentifs à ce contexte, les artistes s'emparent de la mémoire des lieux et métamorphosent le bâtiment en maison fantôme. « L'histoire du lieu, dans ses transformations et mutations nous parle de fantômes, de la synagogue au Centre d'Art, de la prison à l'école, du funérarium à l'accueil des publics.» Les artistes ont donc souhaité : « travailler avec le lieu et non contre un lieu, prendre en compte ce que le site raconte et l'écouter.»

La *Gue(ho)st House* reprend ainsi un jeu de mot de Marcel Duchamp : *a Guest + a Host = a Ghost* (un hôte + un invité = un fantôme). Déclencheur du projet, il offre une interface entre des hôtes (le centre d'art, la commune) et des invités (les publics, les artistes). « Guest est le dénominateur commun, le point de jonction, l'espace de partage que nous avons imaginé, le fantôme est une métaphore, une fantasmagorie.»

Le rez-de-chaussée est destiné à l'action pédagogique et culturelle du centre d'art. Il abrite également un bureau de médiation et une salle de documentation. À l'étage, un studio accueille ponctuellement artistes, étudiants, stagiaires ou tout autre professionnel du monde de l'art. Un lieu accueillant et convivial : un médiateur pour vous accompagner, un café pour échanger, un endroit pour méditer !



CENTRE D'ART CONTEMPORAIN LA SYNAGOGUE DE DELME



Photo : OH Dancy

Catherine Jacquat
Présidente

Marie Bechetoille
Directrice par intérim

Marie Cozette
Directrice

Camille Grasser
Chargée des publics et de l'accueil
publics@cac-synagoguedelme.org

Pierre Viellard
Chargé de l'administration et de la communication
communication@cac-synagoguedelme.org

Alain Colardelle
Chargé de production et régisseur
regie@cac-synagoguedelme.org

Le centre d'art contemporain de Delme est situé dans une ancienne synagogue, construite à la fin du XIX^e siècle dans un style orientalisant. Sa coupole, son entrée à arcades, ornée de motifs réticulés, ses fenêtres aux vitraux géométriques ne sont pas les moindres de ses particularités.

Pendant la seconde guerre mondiale, la synagogue est en partie détruite. Les murs extérieurs subsistent, mais l'intérieur sera reconstruit après-guerre selon des lignes plus strictes. Au début des années 80, la synagogue est fermée définitivement en tant que lieu de culte, faute d'un nombre suffisamment élevé de pratiquants. La première exposition à la synagogue a lieu en 1993. Depuis plus de quinze ans, de nombreux artistes se sont succédé dans ce centre d'art atypique.

C'est aux artistes qu'il doit son identité et son rayonnement, sur la scène locale mais aussi internationale : Daniel Buren, Ann Veronica Janssens, Jean-Marc Bustamante, François Morellet, Tadashi Kawamata, Stéphane Dafflon, Delphine Coindet, Jeppe Hein, Jugnet & Clairet, Peter Downsbrough, ou plus récemment Katinka Bock, Julien Prévieux, Gianni Motti, Yona Friedman...

Tous ont porté un regard singulier sur ce lieu par la production d'œuvres in situ. Outre les trois à quatre expositions temporaires organisées chaque année dans l'ancienne Synagogue de Delme, le centre d'art gère un programme de résidences d'artistes dans le Parc naturel régional de Lorraine, au sein du village de Lindre-Basse.

De dimension modeste, située au cœur de la Lorraine et dans une zone rurale, la synagogue de Delme s'est toujours positionnée comme un laboratoire, un lieu de production et de recherche pour les artistes. Le centre d'art reste soucieux d'établir un réel dialogue avec tous les publics qu'il accueille, dans une logique de proximité.

Le centre d'art contemporain la synagogue de Delme bénéficie du soutien de la DRAC Alsace – Champagne-Ardenne – Lorraine, Ministère de la Culture, du Conseil Départemental de la Moselle, du Conseil Régional d'Alsace – Champagne-Ardenne – Lorraine, de la commune de Delme



Le centre d'art est membre de d.c.a / association française de développement des centres d'art, LoRA – Lorraine Réseau Art Contemporain et Arts en résidence - Réseau national



Structure labellisée ArtCoLor par le Conseil Régional.

